

Nathalie Duplan et Valérie Raulin

Le Camp oublié de Dbayeh

Palestiniens chrétiens,
réfugiés à perpétuité

LE PASSEUR
ÉDITEUR

Extrait de la publication

De la disparition du passé, on se console facilement ; c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas.

Amin Maalouf, *Les Désorientés*.

AVANT-PROPOS

DEPUIS plusieurs années, nous souhaitons consacrer un ouvrage aux chrétiens palestiniens du camp de Dbayeh, rejetés et ignorés de tous.

Aborder ce sujet au Liban n'est pas simple. Il réveille des blessures, ranime des rancœurs. Aucun Libanais n'a oublié que son pays a basculé dans une guerre fratricide de quinze ans (1975-1990), à la suite d'affrontements répétés entre Palestiniens – accueillis sur son sol, depuis leur expulsion par les Israéliens, le 14 mai 1948 – et Libanais.

Séjournant régulièrement au pays du cèdre, nous y comptons de nombreux amis. Nous craignons de les indisposer en choisissant de traiter une telle question. Pourtant, comment les journalistes que nous sommes auraient-elles pu renoncer à le faire ? Pour ne pas être contraintes à nous lancer dans des débats houleux et passionnés, avant même de nous plonger dans notre enquête, nous avons gardé le silence sur notre intention jusqu'à aujourd'hui.

Nous n'avons dévoilé notre projet qu'à notre chère amie Jocelyne Khoueiry, avec laquelle nous avons rédigé notre premier livre *Le Cèdre et la Croix. Jocelyne Khoueiry, une femme de combats*. Cette ancienne chef de guerre, engagée dans les milices chrétiennes libanaises, est devenue une légende à travers sa lutte. Son premier fait

d'arme a été de remporter, à 20 ans et avec six filles plus jeunes qu'elle, une victoire décisive contre trois cents combattants palestino-syriens.

« Vous devez écrire ce livre. C'est fou ce que ce peuple a enduré ! » : telle fut sa réaction à l'énoncé de notre démarche. Tout au long de notre travail, elle nous a encouragées. Qu'elle en soit ici chaleureusement remerciée.

Son soutien nous a touchées et nous a prouvé, une fois de plus, qu'elle est une femme hors du commun. Peu de personnes, en effet, ont les qualités de cœur nécessaires pour s'attendrir sur le sort, triste et injuste, réservé à leurs adversaires de la veille.

Fortes de son appui, nous avons poursuivi notre dessein. Nous nous sommes immergées dans le camp de Dbayeh. Nous étions venues nous pencher sur un thème intéressant et inédit. Nous avons trouvé des amis. Sans nous connaître, ils ont choisi de nous faire confiance. Ils nous ont ouvert les portes de leurs habitations, de leurs souvenirs, de leurs mémoires, de leurs cœurs. Comment leur exprimer notre gratitude ?

« Nommer quelqu'un c'est le sauver », a affirmé un jour Andreï Sakharov, le grand dissident russe et prix Nobel de la paix. En écrivant ce récit, nous n'avons d'autre prétention que de nommer ces Palestiniens chrétiens, réfugiés à perpétuité. Pour que le monde sache qu'ils existent. Qu'il n'oublie pas que la communauté internationale a officiellement autorisé leur spoliation voilà exactement soixante-cinq ans, leur expulsion de leurs maisons et de leur pays. Qu'elle a signé leur condamnation à survivre parqués dans des camps, a

hypothéqué leurs chances de retourner un jour dans leurs foyers et sur leurs terres. Pour que le citoyen ordinaire cesse de voir en eux une multitude de misérables, artisans de leur propre malheur, et volontiers terroristes. Qu'il comprenne que, lorsque l'on est privé de droits élémentaires, regardé d'un air méprisant ou suspicieux et humilié en permanence, le simple fait de rester debout, sans devenir le pire des voyous ou criminels, confère parfois à l'héroïsme. Pour qu'il se souvienne qu'ils ont un nom, un visage : ils s'appellent Thérèse, Élias, Wissam, Sharif, *Emm* Riad, Nawal, *Emm* Georges, *Abou* Anouar... Cette histoire est la leur.

PROLOGUE

Sous la bannière jaune et blanche

L'HEURE a beau être matinale en ce dimanche de septembre, le jour est déjà bien levé et la température clémente. Le ciel est d'un bleu limpide, la mer d'huile. Une brise légère souffle timidement, peinant à rafraîchir l'atmosphère. À 6 h 30 précises, le minibus s'engage dans le premier virage de la pente abrupte, secoué par de fréquents trous dans la chaussée. À son bord, Wissam et Sharif, les accompagnateurs, viennent de procéder à l'appel. Le bruit du moteur est désormais couvert par les prières que récite sœur Joanna, en se signant, et que les occupants reprennent en chœur. Il y a là le jeune Michel dans son tee-shirt d'un vert très vif, Rada aux grands yeux clairs, les lunettes de soleil calées sur la visière de sa casquette blanche d'où s'échappe une épaisse queue-de-cheval, Georges au teint buriné, et également Thérèse. La fille d'Emm Riad est figée sur son siège, sanglée dans sa robe jaune orangé, intimidée peut-être, tant elle est peu habituée à quitter les murs de sa demeure.

Après une descente vertigineuse, le bus rejoint la route principale, *l'autostrade*, comme on nomme ici cette sorte d'autoroute. Cette quatre voies qui barre le pays du nord au sud est, chaque jour, le théâtre de

violents accidents. Et l'appeler « voie rapide » est un terme quelque peu usurpé, au vu des embouteillages qu'elle charrie quotidiennement. Étrangement désertes, les routes sont aujourd'hui bordées de chars et hérissées de militaires sur le qui-vive. Le minibus pénètre dans une Beyrouth aux rues interdites aux véhicules privés, et que le soleil écrase déjà de chaleur. Il s'arrête donc, n'étant pas autorisé à approcher du centre-ville. Les voyageurs abandonnent leur chauffeur et se dirigent vers un bus « réglementaire », attentifs à ne pas s'égarer. Ils n'habitent qu'à une douzaine de kilomètres de là, mais la capitale ne leur est guère familière. Certains y accèdent pour la première fois de leur existence. Ils la découvrent drapée de rouge, de blanc et de jaune, bruissant de mille chants et slogans en l'honneur du pape Benoît XVI. Ils ne le savent pas, mais le souverain pontife réalise son dernier voyage apostolique avant de renoncer au siège pétrinien et de provoquer l'élection du pape François.

Le périple se termine à pied. Débordant d'entrain, Wissam, Sharif, Thérèse et sœur Joanna se pressent vers le front de mer où l'événement tant attendu va se dérouler. Ils longent les façades ocre rougeoyant du *baladiyeh*, l'hôtel de ville, en contrebas de la place des Martyrs, de la grande mosquée reconnaissable à son architecture démesurée et à son dôme bleu, et de la cathédrale Saint-Georges des maronites. Ils remontent la rue Weygand, puis bifurquent à droite, dans la rue Allenby, vers la Méditerranée.

La marée humaine qui se déverse dans la capitale libanaise est bientôt freinée aux abords de portiques de sécurité. Pour les franchir, chacun est prié de montrer sa carte d'identité. L'ambiance est bon enfant, mais face à la scène, un léger frisson parcourt notre équipe singulière.

Les groupes se massent. Le flux se ralentit. Le service d'ordre, tout en demeurant sur ses gardes, assouplit les mesures et n'exige que les cartes d'accès au secteur. Soulagés de ne pas avoir eu à décliner leur identité, nos visiteurs entrent dans la zone sécurisée. Immédiatement, des scouts leur tendent des sacs en plastique dans lesquels se trouvent des bouteilles d'eau, un carnet pour suivre la cérémonie ainsi que deux drapeaux : l'un aux couleurs du Vatican, l'autre frappé du cèdre du Liban. Le premier a leur préférence. Le second n'est pas vraiment le leur. Ils le savent. S'ils venaient à l'oublier, les duretés de la vie se chargeraient de le leur rappeler.

Les familles beyrouthines sont venues au grand complet, emmenant, dans leur sillage, les *geddo* (grand-père) et *teta* (grand-mère) appuyés sur des cannes et qui manquent de trébucher à chaque pas, les nouveau-nés tassés dans les poussettes, et les nounous sri-lankaises et éthiopiennes, surprises du rythme effréné de ce début de journée. Les jeunes, excités, ne décollent leurs oreilles des téléphones portables que pour tapoter sur les claviers et envoyer des SMS afin de localiser leurs amis. Rada semble étrangère à ce brouhaha et à cette agitation. Assise, la tête entre les mains, elle se recueille, indifférente aux allées et venues ininterrompues.

Soudain, un vrombissement déchire le ciel. Des hélicoptères de l'armée tachent l'azur. La papamobile apparaît sur les écrans géants déchaînant la foule qui déferle sans discontinuer et que ni la fatigue, ni la chaleur épouvantable n'ont dissuadée d'être présente. La papamobile se rapproche de l'estrade. La messe va pouvoir commencer. Quinze ans après la visite historique de Jean-Paul II, Benoît XVI effectue un voyage qui fera

date : dans cette région déstabilisée par les conflits, il s'avère être un authentique homme de paix. Ses paroles touchent les musulmans autant que les chrétiens. Depuis deux jours, la presse, unanime, ne tarit pas d'éloges, et l'homme de la rue est conquis. Ce pape qu'il voyait, jusque-là, comme un professeur un peu docte et lointain s'est révélé être humble, simple et proche du peuple. Bouleversé par les paroles réconfortantes du souverain pontife, Georges ne peut cependant pas assister à la fin de la cérémonie. À 16 heures, il doit être sur son lieu de travail. Il faudra des heures pour évacuer les centaines de milliers de personnes qui ont afflué de tout le pays, et que la circulation soit rétablie et relativement fluide. Sans aucune formation ni papiers d'identité, Georges occupe un poste de vigile dans une société de sécurité. Il ne peut pas risquer de le perdre pour un retard. Il salue ses amis de la main, leur laisse les biscuits qu'il avait pris comme provisions, et s'en retourne à pied. Vers midi et demi, l'ensemble des participants fait de même.

Dégoulinant de sueur, sous un soleil de plomb, la foule se disperse. Le groupe de Wissam et Sharif s'ébranle lentement en direction de la place de l'Étoile. Les cafés et les restaurants de la zone ont été pris d'assaut. Aux terrasses, les drapeaux, casquettes et livrets de cérémonie ne laissent planer aucun doute sur la provenance des clients. Ils n'y prêtent nulle attention. Ce monde n'est pas le leur. Durant la messe qui vient de s'achever, Wissam, Sharif et les autres étaient peut-être assis à côté de cette famille qui sirote désormais des jus de fruit frais, et déguste des glaces rafraîchissantes. Peut-être ont-ils agité des drapeaux ensemble, acclamé Benoît XVI d'une même voix, mus par une même ferveur, bien qu'avec des accents différents. Peut-être ont-ils également échangé

un geste de paix. Mais, après ce moment de communion avec toute une population, ils vont rejoindre leur lieu de vie à part. Ni quartier ni village, il s'agit d'un camp de réfugiés. Comme tous les soirs, ils vont dormir dans leurs abris, dans ce camp de Dbayeh, à une douzaine de kilomètres de Beyrouth, le seul camp chrétien où ces Palestiniens vivent en reclus depuis soixante-cinq ans. Depuis que la communauté internationale les a sacrifiés, le 14 mai 1948.

Cet ouvrage a été composé
en Palatino corps 11,5
par Nord Compo
à Villeneuve-d'Ascq (Nord).

Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, en xxx,
sur papier Lac 2000,
pour le compte du Passeur Éditeur.

Dépôt légal : ●●●● 2013.
N° d'imprimeur :
Imprimé en France.